Élisée Mérange

La Récréation des Oiseaux

conte de Saint-Valentin, ni pour ni contre, bien au contraire



Un nouveau polichinelle tiré du tiroir par le Groupe Surréaliste du Radeau

Les Presses du Radeau
18 février 2026
30 mai 2026, pour la note d'intention
CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : illustration du *Brett's Colonists' Guide* de Thomson W. Leu (1883).

https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/

Avant-propos :

Le conte qui suit est le troisième signé du « scribe » Élisée Mérange, le chroniqueur attitré de l'Espace Autogéré du Radeau, de son Groupe Surréaliste et de leur anti-monde. Il s'agit, comme les précédents, *La Lainière* (les Presses du Radeau, 2023) et *La Vie en rose* (idem, 2024), de *work in progress* des vastes compilations romanesques de cette histoire par le « scribe ». Soit des passages qui pourraient se transformer radicalement voire disparaître complètement dans un hypothétique volume à compte d'éditeur, et qui de ce fait constituent des récits autonomes.

Avec les deux précédents contes de Mérange, respectivement « conte subversif de Noël » et « conte subversif des Deux Mai », la présente *Récréation des Oiseaux* forme une même série de conte calendaires, en étroite relation avec le « pamphlet navrant » de Camille Contrais, *Pas de Centenaire pour le Surréalisme* (2024). Tout en pouvant se lire de façon indépendante, ce nouveau conte calendaire prend la suite directe de *La Lainière*, et fait en quelque sorte le raccord avec *La Vie en rose*. Mais aussi avec le recueil *Le Froid printemps des dragons* d'Iris Jouanne (2022), où les aventures de celle-ci et de sa compagne Oriane Debeurme se laissent deviner en sous-texte des sept contes ou poèmes en prose fantastico-oniriques que la première a écris pour leur groupe musical,

la Mangrove aux Méduses. Dans *La Récréation des Oiseaux* se laissera en outre entrevoie la genèse d'autre textes poétiques, comme les *Huit contes & des poussières* de la petite Ludivine Roussel (2025) ou le déchirant chant d'amour d'Oriane et d'Iris, *Le Nouveau Cantique des Cantiques* (2022).

Mais foin d'auto-références ! Vous finiriez par croire à de la publicité. Tous ces bavardages empêchent nos héroïnes de vous parler d'amour… les Presses du Radeau vous laissent donc découvrir, seul.e, à deux ou à plusieurs, ce *conte de Saint-Valentin, ni pour ni contre, bien au contraire*.

Chapeau I

La fin de *La Lainière* laissait en hors-champs les attentats sanglants de Paris en janvier 2015.

Afin d'exorciser l'ombre de tous les fanatismes, les cinéphiles de la grande ville surnommée Métropolaire projettent *Les Diables* de Ken Russell et quelques autres films au Gwangi, le cinéma de quartier tenu dans le garage de la cinéaste Oriane Debeurme par le collectif du quartier de la Conserverie, qui finance ainsi sa lutte contre les expropriations.

Début février, quand la psychose se calme un peu, Oriane propose à sa compagne Iris Jouanne, sa meilleure fan depuis la fin de l'enfance, rencontrée enfin en chair et en os à la première du Gwangi, le 31 octobre 2014, de réparer, pour le compte d'une galerie d'art alternative, les monstres, marionnettes ou automates, conçus par la défunte compagne d'Oriane, Pauline Rutten, pour les deux premiers longs-métrages d'épouvante de la cinéaste, au début des années quatre-vingt-dix.

Ce chantier restera également en hors-champs de ce conte, mais vous aurez votre content de fantômes, pas toujours effroyables, ou alors de cet effroi qu'on apprend à aimer dans l'enfance.

Chapeau II : trombinoscope 1

Les Presses du Radeau et le « scribe » Élisée Mérange doivent s'assurer que tous les personnages de ce conte vous sont connus. Outre le couple principal, les personnages secondaires évoquées entre elles ont déjà presque tous été présentés aux Presses. Il s'agit surtout de proches d'Iris : sa petite-cousine Ludivine Roussel, son cousin germain Tristan Louvienne, leur amie d'enfance Juliette Ferrier, et la compagne de Tristan en amour comme en musique, Anaïs Aubrande.

En revanche, il n'est pas certain que les Presses du Radeau actuelles, soit les fanzines sauvés des flammes, pourrait-on dire, de l'incendie du 1er mai 2023, vous aient présenté Lison Fourmier, l'ex-compagne d'Iris, exerçant la profession originale de jeune chercheuse universitaire en mythologie.

Quant à la mystérieuse Magali Nipsen, il s'agirait d'une musicienne franco-danoise d'indus, très politisée et dans un esprit très iconoclaste, qu'Iris rencontre à l'occasion du concert de la première au Radeau, le soir de la Toussaint 2014, lendemain de la première du Gwangi. Ce

serait un personnage très secondaire dont il n'est pas certain qu'il réapparaisse dans la série de fanzines que vous tenez entre les mains ou sur votre écran, avant voire après l'hypothétique volume à compte d'éditeur. On reparlera néanmoins d'elle avant la fin de cette plaquette…

Ces présentations faites, ouvrons la cage aux fantômes…

La Récréation des Oiseaux

Le week-end des 14 et 15 février n'en fut pas moins consacré au repos, avant de se lancer passionnément dans le grand chantier qui hanterait littéralement la fin de l'hiver et le début du printemps. On remit même au lundi la révélation des marionnettes et automates du grenier aux yeux d'avance émerveillés d'Iris.

Ici le récit des évènements pourraient laisser une impression bizarre et trompeuse à la lectrice, au lecteur, qui connaîtraient bien le climat délétère de l'année 2015, sans doute encore largement le leur. Il-elle pourraient croire qu'une fois dégonflé le soufflé de la panique autour des attentats de Paris, des gens comme Oriane et Iris plongeraient la tête dans le sable que procureraient aisément l'art et la culture, tel le grand chantier de résurrection des monstres du grenier. En réalité, Oriane et Iris, comme tous leurs camarades, ne cesseraient d'avoir aux lèvres, entre deux vissages d'écrous sur les automates, la situation sinistre de la France qui venait, entre le marteau et l'enclume, ou plutôt entre le marteau, l'enclume et les tenailles si l'on tenait à compter par trois, entre le terrorisme islamiste, le terrorisme fasciste et l'État policier en devenir. Et les deux amies ne se réfugiaient pas

davantage dans le défaitisme, l'illusion qu'il n'y avait plus rien à faire, sous prétexte qu'un grand mouvement social semblait impossible (d'ailleurs rien n'était impossible en février, ce serait peut-être l'avancée dans le froid printemps hanté, avec l'échec de la grève générale, qui opérerait une reconstruction pessimiste). La lutte continuait et demandait plus que jamais de se serrer les coudes, les camarades allaient prendre cher à Calais, à Notre-Dame-des-Landes, à Sivens et ailleurs. Et bien sûr, la lutte de la Conserverie ne comptait pas pour du beurre.

Alors la lectrice, le lecteur resteraient troublées par la focale braquée, dans la suite de ce conte chaotique, sur les détails les plus anodins. Il y aura toujours plus talentueux que le « scribe » qui retranscrit l'histoire d'Iris, en attendant celle plus élargie de la grande famille du Radeau, pour plonger au cœur des émotions de la lutte. Il y aura toujours mieux écrit ailleurs sur les luttes, même le printemps social à venir au grand dégel de 2016, et trop écrit sur les grandes catastrophes, comme sur les attentats de 2015. La lectrice, le lecteur pourraient se voir déboussolées par une épopée de la broutille, à travers les chemins de traverse des contes oiseux. Alors, s'il pensait vraiment faire une lecture militante, efficace pour l'action, après quelques miettes des luttes sociales de l'automne 2014, il-elle seraient en droit de se demander s'il a jusqu'ici lu le bon livre.

Or il s'avérait qu'en ces temps troublés, sans être forcément égoïste, quelqu'un comme Iris avait encore, à côté des angoisses de toute une époque, des sujets d'aigreur à la fois tout personnels et bien plus futiles vu de

l'extérieur. Car c'était aussi ça, tout comme le chantier d'automates, ne pas s'arrêter de vivre.

Ainsi, malgré les événements de janvier, postérieurs même aux Rois clôturant traditionnellement les fêtes, elle n'avait toujours pas digéré son Noël quasi solitaire.

—Pense à ma proposition pour l'année prochaine, lui avait dit Oriane à leurs retrouvailles aux Rois, autour d'une galette maison avec deux vraies fèves (les graines) et aucune couronne. Si ta Maman peut nous suivre en Catalogne…

Iris avait secoué la tête :

—C'est mort. Je lui ai bien fait la proposition, comme tu me l'avais demandée. Elle a tout simplement ri. Elle peut tout juste faire le tour du pâté de maison en déambulateur, tu sais. Et elle a de toute façon toujours été casanière, détesté les départs en vacances.

« En tout cas, ne sacrifie pas un seul jour de tes réunions de famille pour moi. Je continuerai à me sacrifier pour Maman. Il faut que je prenne sur moi, que je ne m'enferme pas dans le sentiment d'une injustice ; j'ai tendance à y glisser tout un arrière plan fumeux de fantasmes post-révolutionnaires, un idéal hors-sol de village, de quartier, le commune libertaire et solidaire du futur.

—Et je pense surtout que tu devrais faire une pause de réseaux asociaux à ce moment-là, si ce n'est tout le temps. Je crois que tu t'énerve trop facilement des niaiseries que tu y lis.

C'était vrai. Elle s'expliquait mal les raisons profondes, sans doute hormonales, dans l'équilibre délicat entre psychose et médicaments, qui avait rendu le Noël

solitaire bien plus dur à supporter que les précédents, ce qui voulait dire que les prochains pourraient très bien se montrer plus faciles. N'empêche qu'elle avait réagi de façon bien plus épidermique que les précédentes années à la seule mention de ce qu'elle considérait comme un poncif, mais qui avait pourtant été son credo il n'y avait pas si longtemps, celui des *fêtes imposées,* elle en avait fait une affaire très personnelle. Ça lui été resté sur les nerfs jusqu'à resurgir dans la conversation avec Oriane en ce soir du 14 février.

Ce soir-là étaient pour elles un soir de concert au Radeau parmi d'autres. Elles s'étaient encloses dans la cave de leur résidence secondaire en compagnie d'à peine dix personnes dont trois musiciens et trois membres du staff, en gros anoraks au milieu du froid, à écouter à la suite trois projets solos de noise ambient, qui les emmenaient loin, loin, et surtout en profondeur dans l'obscurité, loin de cette cave et de la mauvaise ivresse de la mauvaise bière.

Elles ne se rendirent compte que sur la route, depuis le parking du métro, en voyant les grands panneaux publicitaires pour des sex-shop sur de grands boulevards plantés de marronniers entre des barres HLM, que le capitalisme fêtait quelque chose de spécial. Ça les amusait de sortir comme par hasard en couple ce soir-là. Car on pouvait déjà les voir comme un couple, même s'il était platonique, mais d'un amour platonique comme véritable amour dans ce genre qui déconcertait la société, et qui en même temps et de toute façon n'était que passager : tôt ou tard la conciergerie de Métropolaire aurait son ragot, elle pourrait murmurer à tous les comptoirs : *elles ont conclu*.

Ça les faisait bien marrer, la Saint-Valentouille. Iris retrouvait le sens de l'humour qu'elle perdait quand il s'agissait de railler Noël. L'association d'idée remit une pièce dans la machine à ce dernier sujet.

Elle comprenait mieux, disait-elle, ce qui l'agaçait derrière le poncif des *fêtes imposées* : c'était un problème de riches. Celui de gens qui n'avaient pas spécialement d'obligations religieuses à fêter Noël (ou bien ils ne parleraient pas avec autant de décontraction de fêtes imposées sur Europe 1, RTL ou France Inter), se plaignaient d'avoir une famille, de l'argent et beaucoup d'amis, et reconnaissaient cyniquement pouvoir faire la fête avec leurs amis quand ils le désiraient (ce dernier point était aussi vrai que le premier pour Iris et Oriane : leur réseau leur permettait une vie de bâtons de chaises sans une thune en poche ; néanmoins elles jouaient toujours les rabats-joie auprès des potes punk, en rappelant que toute la société ne seraient jamais dans ce cas du jour au lendemain, et autant parler tout de suit en gros mots bourdieusiens : capital social, culturel…).

De plus, l'idée d'une pression sociale à ne pas être seuls, sans famille, sans argent, en fin de décembre, c'était un argument misérabiliste qui se mordait la queue et justifiait ce qu'il prétendait dénoncer : ce n'était pas pour ce défaitisme misérabiliste assez idiot qu'Iris faisait la Révolution et encore moins la Révolution Surréaliste. Et si on se fichait de fêter Noël et Nouvel-An, eh bien on s'en fichait, point barre ! Inutile de casser les pieds de tout le monde avec des pleurnicheries de Caliméro.

—Tout ça, disait Iris, me fait penser à une ânerie bien plus énervante que les droitards répandent sur les réseaux

asociaux. Il semble que certains aient été perturbés ces dernières années par de menus débordements, sans doute de pauvres tags misandres devenus viraux sur les réseaux de droites, m'étonnerait qu'on parle de black blocs, mais de toute façon tu connais la chanson, la manif ne déborde pas, c'est le débordement qui manifeste, bref quelque chose ne leur a pas plu à une manif du 8 mars, la fameuse *journée de la femme et de l'épilation offerte*. Donc, la dernière mode des droitards sur Internet, c'est de dire que *le 8 mars, c'est toute l'année*.

—C'est vrai que ça me dis quelque chose, cette connerie, dit Oriane. Mais je ne saisis pas bien le parallèle avec Noël. J'ai du louper un épisode dans le feuilleton au rythme trépidant de tes pensées.

—Juste, je vais un peu trop vite. Eh bien, tu vois, certains chercheurs, comme la camarade mythologue Lison Fourmier, diraient que le 1er mai des ouvriers, par exemple, vient de très anciennes fêtes paysannes d'inspiration celtique, que ce n'est pas être *traditiomane* de supposer que le mouvement ouvrier en ait hérité…

—Oui…

—Ils diraient aussi que les fêtes calendaires, d'un bout à l'autre de l'année, ont été marquées par des moments de renversement carnavalesques ; ils diraient encore, pour peu qu'ils soient des iconoclastes cités par James Scott, ou même par Lison, que Carnaval pouvait être un vrai moment de subversion, et pas *systématiquement une catharsis* , une soupape de sécurité ; là-dessus voilà des anars qui se réapproprient Carnaval, et on voit même des figures du folklore revenir dans les manifs, des militantes passer des heures à donner vie à une géante en blouse d'infirmière à la

mode du Nord, on reverra bientôt des dragons, à vrai dire je crois que j'en ai vu au moins en portrait, des dragons de manif, brefs, toutes ces futilités joyeuses qui font hurler les pisse-froid obnubilés par l'action concrète, les blocages, les actions coup-de-poing, voire la baston, les gens qui ont compris *la question de l'organisation* mieux que dans *La dialectiques peut-elle casser des briques ?*

« Bref, je fais sans doute dans l'anthropologie de comptoir, et je politise sans doute exagérément le folklore. Mais l'idée à retenir, c'est qu'il est imbécile de se dire : une famille unie toute l'année, comme de dire : on forme un village, un quartier, une commune libertaire toute l'année, c'est toute l'année qu'on travaille ensemble, qu'on lutte contre l'oppression ensemble, qu'on s'amuse et qu'on rêve ensemble…

—Je vois ce que tu veux dire… Et ça ne serait pas toute l'année qu'on pense à la personne qu'on aime ?

—Ah, oui… fit Iris d'un ton blasé. Tu dis ça à cause de la Saint-Valentouille ? Cette fête-là, je m'en fout pas mal, en vrai. Ce n'est qu'une association d'idée qui m'a ramenée à cet affreux Noël.

—Mais est-ce que tu as quand même une opinion sur la Saint-Valentouille ? Ça m'intéresse, d'avoir l'opinion de l'ensemble des françaises et des français sur tous les sujets qui font l'actu.

Et après quelques temps de réflexion, le temps de rentrer en voiture par le périph' au Gwangi, de se préparer du tchaï pour deux dans la cuisine avant de dormir, Iris put dire en substance ceci :

Quand je dis que la Saint-Valentouille m'indiffère, ce n'est pas une carabistouille. Il n faut pas se tromper sur le sens du mot *indifférence* : ça veut dire que je n'ai aucune raison de boycotter une occasion de m'amuser un 14 février. C'est comme pour Halloween, l'autre fête vue à raison en Europe continentale comme une création commerciale importée des State's. Celle-ci, j'étais ravi pourtant d'y participer cette année, pour la première du Gwangi, pour tout l'argent rapporté à la lutte de la Conserverie, pour le grand partage cinéphile du magnifique *Dellamorte Dellamore* de Soavi, et surtout pour notre première rencontre en chair et en os. Ce serait une bonne idée d'organiser une projection de Saint-Valentouille, avec un film d'amour pas trop niais (voire même un autre film d'horreur : tu connais tes classiques du slasher…), et qui pourrait soutenir le Planning Familial ou une orga contre les violences conjugales (d'ailleurs notre dernière AG admettait que le collectif de la Conserverie commence à avoir trop d'argent et qu'il faut penser à redistribuer, je dis ça, je dis rien…).

Bref, la Saint-Valentouille, moi, selon un fameux slogan centriste parodié par les Shadoks, dans un court hors-série sur les élections français, je ne suis *ni pour ni contre, bien au contraire*.

Mais la communauté irlandaise, de l'île à sa diaspora, hurlerait de l'image que nous avons en France d'Halloween, même si elle est notre réalité. Derrière cette simple variante celtique de la Toussaint, comme derrière Noël, se cache un arrière-plan mythologique vaste, profond, dont l'aura sombre est à rebours de la niaiserie et des bons sentiments qu'on a voulu coller à Noël.

C’est le souvenir de cette magie sombre, associée à jamais dans mon souvenir aux fêtes de la fin d’années, de la Saint-Nicolas de Funaire aux Rois, qui cause, je crois, mon désarroi de me voir privée de ces fêtes. Cette magie n’est qu’un des fragments du paradis perdu de l’enfance qui me dévore déjà jusqu’au cœur à vingt-huit ans. Les amis, qui sont souvent plus utiles et moins obtus que les psys, y compris quand ils exercent cette profession dans un esprit alternatif, me disent que ces contes de bonnes femmes cachent des problèmes plus réels : ce peut être la désagrégation insidieuse de ma famille, ou bien le fait que mon enfance n’est pas perdue, mais m’a été volée par l’exclusion puis le harcèlement scolaire. Mais moi, c’est toujours la magie qui me rend nostalgique.

La magie sombre de Noël se partageait avec le cousin Tristan et l’amie Juliette, mais elle est depuis devenue plus importante pour la tiote-cousine Ludivine. Elle lui permettra de publier ses premiers contes au printemps aux Presses du Radeau, avant la fin de ses onze ans, grâce à *Tatie Iris* qui a été pour elle l’éditrice qu’elle n’a pas eu au même âge. La magie sombre de Noël, pour notre trio, c’était notamment le littérateur Pierre Dubois, dit l’elficologue, vulgarisant les grands folkloristes, nous amenant adultes, Tristan et moi, à lire dans le texte Lecouteux, Sébillot, Seignolle, Ueltshi et consort, avec en prime pour nos yeux d’enfants écarquillés les illustrations d’autant puissantes que suggestives de Claudine et Roland Sabatier. *La Grande encyclopédie des Lutins* et celle *des Fées*, la seconde comptant un premier chapitre saisonnier et météorologique, *Dames des temps et des nuées* (celle *des Elfes*, divisées selon les moments du jour et et de la nuit,

viendraient un peu trop tard, juste pour un retour aux sources attendri, parce qu'on devient parfois un peu trop sérieux quand on a dix-sept ans), ces deux premiers livres, c'était le plus beau cadeau commun que pouvait offrir à Tristan et moi l'oncle Richard, à qui il n'avait rien coûté, de la vraie belle récup' de col bleu de la culture. Ces deux beaux livres viendraient juste au bon moment, le jour commun de nos onze ans, 23 octobre 1997, pour enchanter l'automne et l'hiver, alors qu'on découvrait que des amis de la famille dans une banlieue voisine fêtaient Halloween comme chez les ricains, mais ce festival de la déco en plastique, comme la déco de Noël, nous faisaient rigoler face aux belles hantises de Pierre Dubois.

Et on avait failli refuser la proposition d'oncle Richard, en pensant que cette série élégamment écrite, profonde, sombre, violente et érotique était *un truc de bébé* ! Ludivine ne nous aurait jamais pardonnés.

La magie sombre des fêtes était aussi dans nos autres livres de contes et de mythologies, même quand ils ne parlaient pas du tout de cette période, mais l'enchantaient par nos relectures ou même par les seules réminiscences de celles-ci, et dans l'aperçu mince mais marquant qu'on avait de la culture heroic fantasy. J'ai surtout souvenir de notre premier ciné-club, celui que représentait notre trio. À l'époque, au milieu des navets mièvres, bêtes et laids dont la télé gavait toute la famille en période de fêtes, le salut pouvait venir d'une mission d'éducation populaire du service public, et donc de nul autre que d'Arte (qui est bien capable d'éducation populaire : elle avait son petit culte sans obséquiosité dans la branche la plus populaire et la moins beauf à la fois de ma tribu, la branche maternelle

ouvrière, le clan Smilowski ; aux éditocrate de prétendre si ça leur chante que la culture des prolos ne peut être celle des bobos...). Sur deux ans, l'une ou l'autre de nos Mamans du clan matrilinéaire Smilowski nous a enregistré sur cassette deux thémas de Noël, pour permettre à notre réunion de famille de regarder en temps réels des programmes plus convenus autour de la junk-food commandée à Maman par Papa Jouanne. À chaque fois, des documentaires sur les légendes et les cultures science-fiction-fantasy-fantastique, autour d'un long-métrage de cinéma en ouverture. *La Nuit des fées*, en 97, année Pierre Dubois, lequel avait d'ailleurs offert aux deux thémas le même beau documentaire *La Porte enchantée*, avec une vision parfois gore des contes et des légendes, cette première théma tournait autour de *Peau-d'Âne* de Jacques Demy, qui n'est pas ce que je considère comme une niaiserie : impossible de parler plus frontalement, jusque dans des paroles de chansonnettes, du problème de l'inceste, et il faut être une fillette naïve pour s'étonner du manque de dessins animés commerciaux pour enfants adaptés de ce conte, et attendre un Disney. Deux ans plus tard, quelques jours avant l'an 2000, *Un monde de rêve* tournait autour de *Dark Crystal*. Là encore, une beauté sombre éloignée de toute mièvrerie, un fond subtil qui brouillait nos frontières convenues entre bien et mal, et il n'y pas jusqu'à sa splendeur plastique à base d'effets spéciaux qui ne vieilliront jamais qui ne nourrisse encore les réflexions esthétiques du G.S.R. sur les impostures pseudo-réalistes. Ce souvenir appelle celui d'un autre Noël plus loin dans le temps en compagnie des Muppets et de leur *Conte de Noël* de Dickens : une ambiance inquiétante,

à côté d'un beau réveillon en famille dans le Bassin Minier, dans mon souvenir.

Notre trio n'avait pas attendu l'an 2000 pour que la VHS de *Dark Crystal* tourne en boucle à chaque fin d'année. Nos VHS de Noël suivaient l'esprit de nos livres de contes et de mythologies et de nos bandes dessinées, on y recherchait la même magie sombre. L'autre à tourner en boucle en cette période, sur un gros malentendu, c'était *Willow* : notre regard d'enfants très impressionnables en retenait une épopée sombre, flamboyante, cruelle, violente, barbare, et édulcorait tout l'aspect de comédie pouët-pouët avec sidekicks insupportables, tout ce qui ruinerait nos onze ans à quinze, à la rétrospective de trop. Si on n'avait pas eu la malchance de naître trop tôt, c'est avec *Princesse Mononoké* qu'on aurait torturé ma pauvre Maman au foyer par des visionnages en boucle. N'importe quel Miyazaki à vrai dire, même dépourvu de violence et de toute conflictualité comme *Mon voisin Totoro* ou *Kiki la petite sorcière*, reste une écharde dans la mièvrerie de Noël. Un prétexte idéal pour réunir notre ciné-club en décembre, j'oublie que ce retour au source régulier a quand même égayé le début de l'avent dernier, avant que Tristan et Juliette ne nous rejoignent avec nos potes de lycée et de fac, à Nouvel-An.

L'avantage d'être nés trop tôt pour Miyazaki, c'est qu'on l'a été juste assez, joint à un peu de chance, pour lire *Le Seigneur des Anneaux* avant d'entendre parler des films sans âmes de Peter Jackson, dont le premier est pourtant sorti quand on avait à peine quinze ans, moi-même encore au collège (et on se souvient que chaque épisode était un film de Noël, le marketing vendait même un *duel des*

sorciers entre le premier épisode de la trilogie et le premier film *Harry Potter*). De la sorte la nouveauté bouleversante de ce livre inconnu des losers du collège peut faire sourire aujourd'hui. Une fois happée la première dans ce maelström sublime, décrire ma passion aux deux autres loustics m'étaient aussi compliqué que de rendre l'émotion de certains rêves ; ils verraient quand je leur passerais les tomes un par un, et ils n'en reviendraient pas mieux que moi. Or cette trilogie était un emprunt, lors d'une belle virée à la bibliothèque principale de Funaire avec nos trois Mamans, entre la sortie de nos collèges respectifs et un saut à un joli marché d'artisanat dans une école de la même ville, par un bel après-midi d'hiver ensoleillé qui n'était autre que le merveilleux vendredi du début des vacances de Noël.

Sombre, sombre, sombre, magie sombre… les profs de français du secondaire nous auraient tannés à repérer dans mes carabistouilles la récurrence de ces termes dans le champs lexical des ténèbres en rapport avec le schéma actanciel et l'élément perturbateur du carré de l'hypoténuse de mes fesses.

Or il faut reconnaître que notre époque en est venu à abuser du dark, à en faire des tonnes de tonnes dans la darkification pouët-pouët, des films de super-héros de mes fesses aux romans pour ados ou *young adult*. Ça se voit comme un panzer dans une boutique de fleuriste quand on en vient à rajouter du dark où il y en a déjà à revendre, avec encore par-dessus une bonne louche d'ultra-réalisme plan-plan tout en lourdeurs explicites. Tu te souviens de ce présentoir de Fnac d'une collection lettreuse *young adult* qui prétendaient relooker les classiques de notre enfance en

version dark ? On leur dit que le roman *Peter Pan* est déjà un sommet de cruauté et qu'il n'y a pas plus pervers et perturbant que les aventures d'*Alice* ? À quand une version dark de *Peau-d'Âne* ? Mais je suis bête, ce n'est pas seulement que des marketeux y ont de toute évidence déjà pensé, mais qu'on n'aurait affaire qu'à une horde de suiveurs d'un roman pour ado que j'ai trouvé très réussi à sa sortie il y a cinq ou six ans, qui partait d'une démarche sincère et réfléchie, parler du même sujet grave dans un tout autre langage que le film de Jacques Demy : c'était *La Marque de la bête* de Charlotte Bousquet, une autrice pour qui j'ai le plus grand respect. De l'ambiguïté de défricher avant tout le monde des territoires créatifs ! On est mal placée pour s'en moquer, quand on continue l'aventure surréaliste.

C'est à ce moment que je freine des quatre fers à l'approche du 14 février : la *dark-romance* ou autre carabistouilles de ce genre, très, mais alors vraiment très peu pour moi. Et même hors de ces rengaines patriarcales de fantasmes de domination pas clairement consentie, je ne suis pas obnubilée par les amants maudits : en tout cas je ne voudrais pas que toi et moi on devienne des amantes maudites. Je ne sais pas pour toi, camarade cinéphile, mais revoir *Meurtres à la Saint-Valentin* et son hécatombe à la chaîne de bimbos sur le grand écran du Gwangi me mettraient beaucoup moins mal à l'aise que quantité d'œuvres à succès que l'on nous vend comme de belles histoires d'amour. Autant de signes que l'amour est déjà bien trop sombre et violent dans notre société. C'est pourquoi je ne souhaite pas que la magie sombre (bingo !)

et vénéneuse qui m'obsède dans les fêtes de fin d'années devienne le sel nécessaire du 14 février.

Ça n'en vaut d'ailleurs pas la peine pour une fête dont l'importance dans le calendrier n'est qu'une reconstruction commerciale ricaine, mon indifférence ne tenant guère qu'à des détails de ce genre, car je ne suis pas traditionnaliste, mais c'est surtout par opposition à toutes ces traditions réinventées à la gomme qui inondent nos romans nationaux et nos supermarchés. C'est quoi, d'ailleurs, la Saint-Valentouille, dans le calendrier ?

La version chrétienne en ferait une fête de la vertu maritale. La fête d'un légionnaire qui convertissait au vrai Dieu et mariait en secret ses frères d'armes pour leur éviter de pécher avec des prostituées comme les y obligeait la dure loi romaine. Mais si aujourd'hui l'Église catholique de subversive est devenue notre oppresseuse, rien n'oblige à voir encore la Saint-Valentouille comme une fête du mariage catho tradi. Il faut se défaire de cette manie dangereuse consistant à réduire les phénomènes sociaux à leurs racines.

Côté païen, on fêterait le début de la saison de reproduction des oiseaux, la sonnerie de leur récréation j'aurais envie de dire. Clarifions les choses vis-à-vis de nos potes punk qui verraient notre discussion comme un pur délire chéper Nouille Age babos : je ne suis pas plus branchée sur le néo-paganisme reconstitué que sur les dîners aux chandelles entre deux andouilles dans un resto à la gomme. De toute façon, même si on connaît un redoux en cette mi-février (mais on risque de le payer au printemps, comme dirait ma grand-mère), on reste plus fragiles que les oiseaux et il nous est difficile de les fêter si

tôt dans un jardin partagé bobio, d'où la préférence pour les dîners aux chandelles.

Il est d'ailleurs possible, même si aucune lecture ne m'a encore permis d'aller au-delà d'une pure hypothèse personnelle, que cette fête ait été traditionnellement l'occasion de rituels assez violents envers les couples et par conséquent surtout envers les femmes, dans le genre d'un charivari. Mais encore une fois, si cela est, ne réduisons pas aux racines.

Et si l'insignifiance d'une date comme la Saint-Valentouille nous offrait toute liberté pour inventer des moments légers et joyeux ?

Quand elle débarquait des State's au tout début de mes années de lycée, la Saint-Valentouille a pu être vue à son tour comme une fête imposée, qui cachait une autre injonction : être en couple. C'est peut-être encore plus vrai que l'injonction à fêter Noël, mais en même temps cache une vérité qui me dérange davantage. Parce que si je persiste à voir une injustice sociale dans le fait que des gens se retrouvent isolés et démunies à Noël, je n'en vois aucune dans le célibat. Comme il n'y a aucune censure entre nous, loin des oreilles des égos masculins, on peut le dire franchement : les hommes sont moins bien éduqués que nous à supporter la solitude amoureuse. Moi-même qui, outre d'être une femme, devait à l'adolescence être claire avec mon orientation et surtout me débattre avec mes problèmes psy, qui aie perdu mon pucelage à vingt-trois ans bien sonnés et par la suite n'aie pas eu énormément de succès, avec mon âme fêlée derrière une gueule pas trop

moche, je l'ai vécu avec placidité, mais non, les mecs, pas avec sérénité. Je ne prétend pas d'ailleurs contrôler chaque fibre de mon être social, c'est à dire de mon être tout court. Je ne crois pas au pouvoir infini de la déconstruction individuelle, qui me paraît virer au bout d'un moment au développement personnel. Je crois plutôt à l'existence individuelle par le double pouvoir des luttes collectives et de l'imagination créatrice, toutes choses préférables au sentiment d'être renvoyée à sa nullité et à la honte de soi.

Au lycée, j'aurais presque pu m'enthousiasmer avec les potes babos pour la chanson *Mon cœur, mon amour* d'Anaïs, la chanteuse variétoche hyper-connue, pas mon obscure belle-cousine métalleuse. Une ritournelle qui faisait le buzz en se foutant de la gueule des couples gnan-gnan avec des punchlines du genre : *je hais les couples qui me rappellent que je suis seule*. Mais la variétoche pour Europe 2 et RTL2, ça n'a jamais été ma came. Je préférais encore écouter Thiéfaine, et ma chanson anti-romantique était plutôt *Joli mai mois de Marie* : bien autre chose en terme de langue, de figures poétiques, de métaphores délirantes ! À vrai dire cette ritournelle me parlait de bien plus que de romance ou d'anti-romance : elle décrivait parfaitement l'état d'esprit des vampires dont je suis un peu, ces gens qui fuient l'été, les terrasses bondées, les plages, qui se terreraient plutôt en plein mois de juin au fond de caves humides comme celles du Radeau pour y écouter de la noise ambient comme on l'a fait ce soir.

Mais, au risque de relancer le grand débat entre l'ancien et le nouveau Thiéfaine, et je pense qu'il était encore brillant en 2001, plus en début de carrière, au début des années quatre-vingt, dans la chanson *Rock joyeux*, il se

montrait plus féroce envers la posture vampirique, alors ridiculisé à travers le regard de l'épouse avide d'air fais, de lumière et de joie du rockeur qui lui adressait cette phrase magnifique : « casse-toi de mon ombre, tu fous du soleil sur mes pompes ». Belle formule de la part de celui qui chanterait entre-temps *Diogène 87*.

En vrai, dans une rengaine comme *Joli mai mois de Marie*, et dans bien d'autres, on sent un côté peu reluisant d'un poète de la chanson dont je continue malgré tout à vénérer autant la langue que la révolte très à gauche : un certain virilisme. Dresser en épouvantail d'auto-dérision, ou plutôt d'auto-apitoiement, une baudruche de faune à la queue basse, dans certaines circonstances ça revient au même que de dresser une statue d'un ithyphallisme conquérant à laquelle j'ai envie de dire comme à Alexandre : « ôte-toi du soleil de ce beau disque ».

Le virilisme, c'est la face sombre de cette tristesse qui est incapable de se défaire de la pression sociale.

Entre le lycée et la fac, je découvrais mes premières affiches de soirées anti-Saint-Valentin, mais je n'ai jamais exploré l'arrière de ces affiches. Je me souviens que ce genre de concept était encore moqué dans certains magazines en ligne au début de notre décennie, des mag' à la fois un peu branchés comme il faut et très sympathiques politiquement, en tout cas qui m'inspiraient confiance, à moins que mes souvenirs ne me trompent complètement. Je crois, mais là encore, gare aux souvenirs trompeurs, que les soirées que je voyais affichées sur le campus et aux abords communs de celui-ci et du lycée, dans les années deux-mille, relevaient des traquenards d'écoles de commerce,

dans leur genre de boîtes pourraves, avec un dress code, ce qui est déjà un motif pour fuir les jambes à mon cou en ce qui me concerne, en l'occurrence un dress code avec *détail tue-l'amour obligatoire*. Comme on était bêtes et méchantes, avec Zoé, on hésitait à se poser à proximité de la file pour zyeuter si la boite était le rendez-vous des mecs imbaisables du lycée ou de la fac, qui n'auraient même pas eu besoin du dress code. Bêtes et méchantes, je disais. Ne nous étant jamais vraiment intéressé à ce genre de soirée, aucun éléments tangibles, en-dehors de nos fantasmes, ne nous permet de soupçonner un arrière-plan mascu derrière ce genre d'événements, et à vrai dire ça dépend beaucoup de qui les organise. Peut-être certains et certaines en savent plus long. Ce qui importe, c'est que des jeunes féministes se sont très bien appropriées le concept, si d'aventure il ne leur a pas appartenu des le départ.

Il y a quand même quelque chose qui me fait sourire dans ce concept de soirée anti-Saint-Valentouille. Ici il serait un peu difficile de faire passer à des oreilles extérieures que c'est un sourire de connivence, pas une raillerie méchante : ça semblerait contradictoire avec la suite de mon récit, qui parle à première vue d'humour involontaire… est-ce que c'en est forcément d'ailleurs ? et quand bien même, peut-être qu'on aurait affaire à une forme de candeur qui n'a rien à voir avec la bêtise ou la niaiserie et dont je serais la dernière à me moquer, moi qui revendique la candeur. Voilà : je pense à une histoire qui m'a redonné la banane pendant mon Noël solitaire.

J'ai tiré de son carton un de mes vieux albums de *Lucien* de Margerin, où une courte histoire graphique se passe au moment des fêtes. La bande à Lucien se retrouve

en fin d'année, avec en plus Nanard, le cousin baba souffre-douleur de Lucien, et deux jeunes filles plus attachantes et intéressantes que ne le sont en général, soyons honnêtes, les filles dans cette série. Ils s'avouent tous leur dégoût de Noël et de son orgie de consommation, et ils préfèrent se faire une petite bouffe conviviale entre amis le 24. Le soir même ils se laissent entraîner à acheter quelques bricoles, et finalement ils tombent dans ladite orgie de consommation avec foie gras, champagne, sapin décoré et cadeaux. Ils se réveillent avec la gueule de bois sans réaliser qu'ils ont fêté Noël, et se donnent rendez-vous pour une petite bouffe conviviale contre cette maudite date du 31.

L'anti-Saint-Valentouille peut être bien plus subtile, bien sûr. On peut faire une vraie grande fête conviviale avec bien plus que deux cons, autour de bonne bouffe issue d'une auberge espagnole ou d'une préparation collective, pour ne pas faire marcher les restos et les bars, avec bonne musique par-dessus le marché. Et cette fête serait celle où venir quand on se retrouverait seules, quand on viendrait de se faire larguer. Elle vous serait même alors réservée, et même qu'elle serait une fête entre filles.

Et là, je ne peux pas m'empêcher d'imaginer le club de rencontre en puissance, mais ça doit être mon imagination taquine. Maintenant, que se passe-t'il si un soir d'anti-Saint-Valentouille, le courant passe entre deux personnes, ou plus si affinités ? Mettons que ce soit notre première rencontre en chair et en os, à la place d'Halloween. Est-ce que les personnes en plein flirt s'attirent des moqueries gentilles, « hou les amoureux ! » un gage peut-être ? ou alors est-ce qu'on les soumet à un charivari méchant, gare ta gueule à la récré ?

La seconde option serait le signe qu'on serait dans un traquenard, une soirée putride à l'atmosphère bien viciée.

À ce moment du récit Oriane, à qui Iris avait redonnée le sourire après l'avoir un peu inquiétée par l'évocation de souvenirs mélancoliques, tint à partager sa culture cinéphile :

—Au printemps, il faudrait qu'on essaye de se faire quelques festivals ciné. Au *joli mai mois de Marie*, je serai ravie si on trouvait un autre filon que la grande foire de Cannes pour voir le dernier film de Yorgòs Lanthimòs, sur lequel une amie a bossé à un poste d'assistante. Son premier film international, au réal grec, pas à mon amie, premier en langue anglaise, avec un Colin Farrell moins sexy que jamais. *The Lobster*, ça s'appelle. Un grand délire absurde à la Quentin Dupieux, sur un monde soumis à la dictature du couple, où les célibataires endurcis sont condamnés à être transformés en animaux. Et en même temps des mouvements rebelles clandestins mais tout aussi cinglés appliquent dans leurs rangs la dictature du célibat. Pas de juste milieu dans ce monde pour inventer des relations plus libres.

« Ça doit être un film idéal pour tester l'humour de tout ton entourage, de ta belle-mère conservatrice à tes camarades de luttes. C'est le grand privilège de l'absurde.

—Tu me vends du rêve. D'après toi, ce serait un film à voir plutôt en couple ou entre potes ?

—On demandera aux critiques du *Journal de Mickey* !

—C'est vrai, plutôt qu'à des ringards du genre *Télérama*… Au fait, on ne se trouverait pas une guimauve à zyeuter avant de dormir ?

—Bonne idée !

—Mais avant, je vais finir mon laïus.

Iris acheva donc autour des deux derniers bols de tchaï, avant que toutes deux ne se posent dans le salon devant l'ordinateur portable d'Oriane (l'immense garage de projection serait vraiment trop glacial ce soir), et ne rejoignent chacune son lit, Iris dans la chambre d'amis.

Ce petit résumé de film absurde me perturbe quand même un peu. L'absurde révèle des angoisses réelles, comme nos cauchemars et comme les nouvelles de Kafka. Et la science-fiction, y compris dystopique, doit nous enlever nos hésitations à exagérer le réel, même si ça nous vaut d'être traités de paranoïaques.

Je crains que le Révolution qui, en amours et en sexualité, n'a en réalité pas encore commencée depuis soixante-huit, surtout pour les femmes et les minorités sexuelles, ne paie pour les diktats qui s'en réclament. Imaginons, même en poussant à l'absurde, qu'on en vienne au point où les amours subversives comme notre saphisme seraient vues, par un renversement de perspective, comme dominatrices. Je pense aux crêpages de chignon les plus idiots à avoir déjà cours dans nos cercles militants, au point où nos camarades bisexuels s'entendent dire que la biphobie n'existe pas, car elle ne serait pas une oppression systémique. Elle est bonne celle-là ! Ces camarades ne seraient plus persécutés par l'ordre hétéro, mais seraient devenus des vendus. Comme tout change miraculeusement selon l'endroit où on place l'objectif ! Faudrait peut-être songer à sortir un peu plus des noyaux durs de nos lieux autogérés, histoire de retrouver un peu le sens des réalités.

Au lieu de quoi nos camarades bisexuels sont obligés de ruser philosophiquement, de remettre en cause l'hégémonie de la monosexualité, l'idée qu'il faut choisir entre l'un ou l'autre sexes, eux-même opposés de façon binaire.

Maintenant, nos amours subversives oppresseraient-elles, force à eux ! nos camarades asexuels ?

Je pense à la perspective d'abandonner toute sexualité, même lesbienne, car peu satisfaisante, parmi les finalité de l'utopie misandre de Valérie Solanas, le *SCUM Manifesto*, dont le sens de la formule hilarant cache le cri de rage et de tristesse d'une exploitée de l'industrie du sexe.

Je peux comprendre ma propre dystopie absurde. D'abord, j'ai expérimenté personnellement les relations toxiques entre femmes, pas davantage avec Lison qu'avec toi, bien sûr ! et rencontré les relations toxiques entre hommes dans mon entourage proche. Je n'en sais que mieux qu'il n'existe pas dans l'état actuel des choses de jardins inviolables où se réfugier de l'oppression *sans lutter*. Puis il y a que nous en avons toutes et tous jusque là de l'invasion de la marchandise sexuelle, à chaque coin de rue, dans chaque magazine, dans chaque recoin d'Internet. Même les sexologues tirent la sonnette d'alarme face à ce grand empoisonnement de nos désirs, que doit donc en penser une poétesse surréaliste ? On a en outre le malheur de vivre dans le pays pionnier de l'industrie du sexe, qui s'y est trouvé les alibis de l'art et de la révolution sexuelle post-soixante-huitarde.

Alors certains 14 février, à la place de fêtes anti-romantiques en boite d'étudiants en commerce, j'ai vu passer au programme de cafés ou de cinéma associatifs des rencontres-débats ou des *conférences gesticulées*, ce

nouveau genre de moments d'éducation populaire, qui s'intitulaient en substance : *sauver l'amour*.

N'ayant entendu que de maigres échos de ces moments d'éduc' pop', des échos dont je n'ai retenu, de façon très partiale sans doute, que des réponses guère satisfaisantes à mes questions, je me suis imaginé ce qu'on pourrait dire à notre propre conf' du G.S.R., au sujet de l'épineuse tâche de *sauver l'amour*.

Je mettrais l'accent sur trois grands thèmes.

D'abord, une thématique que j'ai très mal amenée il y a cinq minutes : laisser la place à l'asexualité au côté de toutes les orientations sexuelles. J'y vois une épreuve du feu de l'imagination surréaliste. *L'Amour fou* selon André Breton restait captif d'une vision monogame et hétérosexuelle, depuis des poétesses contemporaines bien plus importantes que nous dans le mouvement font l'apologie du polyamour, et on pourrait commencer à explorer les milliers d'autres chemins menant à l'accomplissement de l'Éros, c'est à dire de la pulsion de vie, au-delà du sens convenu du mot érotisme. L'inventivité poétique sera le véritable paganisme, mieux que les bricolages babos, de la Récréation des Oiseaux, qui ne commence ni ne finit le 14 février.

Ensuite, il est essentiel en tant qu'occidentaux, c'est à dire enfants de la civilisations qui a tracé des frontières sur toute la planète, d'effacer également les frontières que sa pensée a tracées dans toutes les têtes, y compris nos caboches militantes. Questionnons donc les frontières supposées entre les orientations sexuelles, ou même entre celles-ci et l'absence d'orientations (ce qui ne change rien au fait que *non, c'est non*, et que dans quantité de cas il faut

être idiot pour imaginer une tentative de drague), et plus encore les frontières entre monogamie et polyamour : je crois aussi chimérique de supprimer toute jalousie que de supprimer toute infidélité, et qu'il faut en tenir compte dans la fabrique du confort affectif. À remettre encore en cause sont les frontières entre le corps et l'esprit, la raison et l'irrationnel, entre la pulsion animale, la noblesse des sentiments et la raison qui reste nécessaire pour juguler les deux, dans la mesure où le consentement ne relève pas que de la seule alchimie entre individus dans une chambre à coucher, mais, comme l'éducation d'un enfant selon le fameux proverbe, de tout un village, compris comme une assemblée politique et non de commérages. Inutile par ailleurs de cacher sous des tonnes de fleurs bleues, comme les ringards des sites de rencontres, que la Récréation des Oiseaux est aussi une fête de la sexualité crue, et que ça n'oblige pas à faire de nous des bêtes brutes.

Enfin, l'enjeu essentiel est de reprendre tout cet ensemble de trésors de notre esprit au monde de la marchandise. On signera notre arrêt de mort, on cédera à la pulsion de mort, tout l'inverse de l'Éros, en lui laissant notre âme ! Les anarcho-tristes hésiteraient à lui laisser jusqu'à la poésie, au rire, à l'imagination, à toute l'étoffe de nos rêves. J'en viens personnellement à faire partie des anarchistes qui revendiquent toutes réappropriations féministes, irréprochables en terme de consentement, débarrassées de tout mercantilisme et élevées culturellement, de l'érotisme et de la pornographie en littérature, en poésie et en arts plastiques. Tu notera que je n'ai pas parlé d'exploiter les camarades travailleureuses du sexe, acteurs-actrices et prostituées ensemble, mais il n'y a

pas de malentendu entre nous, on y voit toutes les deux un travail comme un autre, c'est à dire un travail d'exploité, et des luttes à soutenir, ni plus ni moins que des mineurs du monde entier et des caissières de supermarché. De quoi rappeler que ce sauvetage de l'amour n'aura lieu que dans une lutte anticapitaliste et collective, on ne peut se contenter de réformer nos petites têtes comme on cultiverait notre jardin.

Reprendre les amours et la sexualité à la marchandise et au patriarcat, en tant que programme large, laissant ouvertes toutes les voies souhaitables à la réinventions de nos vies, voilà qui me semble plus convaincant que les belles théories visant à essentialiser le couple et l'amour romantique en vertu d'une origine historique plus ou moins fantaisiste, biais tout fait inversable par les réacs envers le polyamour. Du polyamour par ailleurs je reste la première à dire qu'il est bien trop idéalisé dans nos milieux, que cela justifie des normes aussi rigides que celles qui dominent la société (« l'universalisme de nos milieux ne choquent absolument personne », dit un pamphlet queer populaire dans nos infokiosques), et même que c'est tous bénéfices pour de nouvelles générations deux point zéro de patriarches (forcer sa compagne à oublier toute jalousie, ou la forcer à être fidèle, pour moi, on reste dans le même registre du connard, voire même de la connasse, tous deux pouvant aussi imposer à leur *compagnon* les même genres de relations toxiques auquel ils-elles feraient mieux d'avoir l'honnêteté et le courage de mettre un terme). À écouter ces fadaises essentialistes on se prendrait à croire, mon aimée, que notre poésie commune, poésie en acte quotidienne, et poésie en mots voire en image et en musique qui passera

peut-être par notre réappropriation de la *Divine Comédie* ou du *Cantique des Cantiques*, que toute cette beauté ne serait qu'une vulgaire *oppression intériorisée*, selon un concept certes nécessaire, mais galvaudé par un certain paternalisme capable de réunir réacs de gauche et réacs de droite au même bal des hypocrites. Notre poésie commune saura s'élever au-dessus de cette fausse bienveillance.

Moi, je sais que ce n'est pas très radical-chic, mais je suis d'accord même pour que nous sauvions ces pauvres hétéros. Je ne pense pas que l'on puisse abandonner le vice hétérosexuel en claquant des doigts, je ne crois, pas, je l'ai dit, qu'on puisse contrôler chaque fibre de son être social. Et ne pas éluder l'indispensable réinvention de fond en comble des amours hétéros, c'est aussi foutre la paix à nos amies bisexuelles, qui *vivent* des amours hétérosexuelles et dont on se contrefiche, en tout cas nous deux c'est sûr, que telle ou telle préférence soit leur *être*, leur *identité*.

J'irais plus loin dans le honteux conservatisme, et ici je vais mettre en danger toute ma crédibilité surréaliste : après le sauvetage de l'amour, et même le sauvetage du couple, je soutiens toute initiative militante qui permettrait de sauver la famille. C'est certes scandaleux suivant une définition du surréalisme selon Breton, soit *Benjamin Péret parlant de Patrie, de Famille et de Religion*. Mais au-delà de cette belle langue des slogans et des grandes citations lettreuses, Breton, Péret et tous les grands hommes surréalistes de leur génération n'ont su faire que fonder des modèles de familles nucléaires bourgeoises avec leurs épouses successives (pour n'en avoir eu qu'une seule toute sa vie Magritte me semblerait plus honnête), ils n'ont pas su voir jusqu'à ne serait-ce que notre revendication actuelle de

la coparentalité, qui demande encore et déjà trop de courage à notre gouvernement de social-traître après sa parenthèse de mesurettes sociétales. Sauver la famille, pour nous deux qui refusons d'être mères (et déjà des esprits chagrins diraient que les femmes comme nous devraient être les premières à revendiquer le droit d'être mère : c'est tout à fait vrai, sans changer quoique ce soit à mon propre non-désir), pour nous ne pas éluder la maternité en y voyant encore une soumission, une prétendue misogynie intériorisée, c'est rester solidaires de toutes les daronnes, et par la même occasion se montrer vigilantes envers les idées déplaisantes de Malthus et les cautions qu'elle se trouvent trop facilement à gauche et chez les écolos de tous bords depuis deux siècles (je plaide coupables : j'ai été néo-malthusienne pendant très longtemps).

Finalement, l'amour, la sexualité, si on reparle de piafs, je suis comme le président Shadok : *ni pour ni contre, bien au contraire*. Je ne crois pas qu'ils soient *en eux-même*, *par essence*, émancipateurs ni oppressifs. Et je ne doute pas que l'émancipation par la sexualité soit un mythe. Mais sur ce dernier point je doute tout autant, en tant que mordue de la poésie et du dessin, d'un autre mythe des années soixante : l'art qui changera le monde. Et je suis plus zélée à dénoncer les grandes mythologies marxistes mais aussi anarchistes (la mythologie surréaliste pouvant faire partie de cet ensemble), ou des phénomènes plus insidieux mais tout aussi dangereux, comme la fétichisation de mots comme *social*, *résistance*, *liberté*, *égalité*, *gauche* ou *progrès*, ou les diktats pédants et réacs que peuvent devenir des éléments aussi indispensables à notre bonheur

que l'humour, la fantaisie, l'imagination, non sans liens avec la dictature de la culture et de l'intelligence… tu vois où je veux en venir : le mythe, la croyance, les biais de raisonnement, la pensée magique, l'idéalisation jusqu'au fétichisme, tout ceci est effectivement partout et demande le scepticisme le plus vigilant, mais le scepticisme mal utilisé peut devenir une paranoïa ontologique menant à la dépression la plus noire (ce à quoi votre camarade psychiatrisée à déjà donné, qui a par ailleurs longtemps confondu la morbidité avec le nihilisme) ; le mythe, la croyance peuvent devenir des épouvantails commodes pour discréditer tout et n'importe quoi dans ce qu'on n'aime pas, et au bout du compte l'effet le plus pervers est de se croire entouré de crédules, de veaux et de moutons là où on se montre incapable de voir la lucidité et la résistance. Or pour ce qui est du mythe je tiens avec Lison elle-même qu'il peut être nécessaire à la construction d'une société, même alternative, à un moment donné, mais nécessaire aussi à la construction d'un individu social ; ça je le devine depuis l'enfance, où la magie de Noël m'a bien plus retourné la cervelle que l'imaginaire des comédies romantiques, que celui du couple en général comme second sujet du cinéma avec les super-héros, selon un dicton cinéphile. Je persiste à penser que la critique anticonformiste des fêtes imposées prend bien moins de risque que la critique du couple, de l'amour romantique et de la famille, mais au fond de moi, finalement, ces fêtes collectives, plus encore que l'amour, je ne suis *ni pour ni contre, bien au contraire*.

Mais tout ceci est un vaste sujet, du genre sur lequel j'aimerais écrire avec la camarade Magali Nipsen, si mes

relations s'améliorent avec cette adorable teigne aux certitudes bien ancrées.

Donc, oui, l'amour, *ni pour ni contre, bien au contraire*. L'essentiel est de sauver par toutes les mille voies possibles l'Éros, la pulsion de vie, contre la pulsion de mort, et ainsi nous reprendrons le slogan situ vendu depuis au plus offrant : *vivre sans temps morts et jouir sans entraves*.

Sinon, on se la regarde, cette guimauve ?

Chapeau III : trombinoscope 2

Les Presses du Radeau et le « scribe » Élisée Mérange avaient promis de reparler du cas de Magali Nipsen.

Existe-t'il un essai poético-politique cosigné par une Iris Jouanne réconciliée avec cette « adorable teigne » ? En l'état actuel de son enquête, le « scribe » serait tenté de répondre *non*, même si rien n'est certain à ce sujet (et comme on dit, l'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence…). On peut supposer un échec, faute d'entente, de cette collaboration, dont profiterait une autre collaboration politique en duo d'Iris, avec Salomé « Willowin » Mattoti, au sein des Mundane Weird Sisters. De ce dernier duo les Presses ont publié pour l'instant, dés la fin de l'été 2024, le long poème surréaliste *Heureux désenchantement II : Oracle guerrier de Salomé Mattoti*, mais pour l'instant la réédition du premier *Heureux désenchantement*, qui est un essai, et dont le titre entier serait *Heureux désenchantement ou La Cire du merveilleux*, relève de l'arlésienne. Le « scribe » Élisée Mérange doit encore comparer, comme pour des manuscrits médiévaux, les « leçons » d'une plaquette dont les autrices ont encouragé la libre réappropriation suivant le *copyleft*, et il doit par la même occasion vérifier dans le texte la

pertinence des sources livresques. Il faudra donc attendre encore un peu, et en attendant rien ne filtre de l'atelier du « scribe » en direction du comité de rédaction des Presses : celles-ci ne sauraient dire dans quelle mesure les réflexions *en apparence* naïves d'Iris dans le récit que vous venez de lire préfigurent l'essai des Mundane Weird Sisters.

Derrière une telle pièce maîtresse de l'épopée du Radeau, le rôle sans doute secondaire de Magali Nipsen est-il pour autant négligeable dans une épopée aussi longue et vaste ? La grande enquête en cours le dira…

Achevé d’imprimer :

L’éminente communauté des radeaulogues et notamment les plus grands esprits mondiaux participant à ce domaine de recherche[1], soutiennent que depuis *La Lainière*, les Presses du Radeau et le « scribe » Élisée Mérange maintiennent une ambiguïté sur la question des fêtes imposées, montrant par-là une ironie tendrement cruelle, et plutôt de connivence, envers les obsessions d’Iris.

Or vous remarquerez que cette plaquette paraît avec quelques jours de retard sur l’échéance de la *Saint-Valentouille*. Que l’on n’accuse pas une fois de plus, comme souvent dans le département de com’ Internet de la glorieuse entreprise autogérée du Radeau, le travail de sape de ses *stagiaires saboteurs*, travail de sape qu’auraient de toute façon corrigé ses *commissaires politiques managers*. Qu’on reconnaisse plutôt une intention délibérée dans un but de licence poétique.

---

1 Voir pour s’en convaincre le *Grand Traité de Radeaulogie*, par l’éminent conseil humano-mécanique des Treize Sages (les Presses du Radeau, 2026).

Note d’intention :

(d’après la troisième de *La Vie en rose*, les Presses du Radeau, 2024)

L’avant-propos de la plaquette révèle que ce conte est l’œuvre d’un rédacteur (ou « scribe ») de genre masculin s’efforçant de reconstituer, et d’abord de comprendre, une histoire de filles d’un temps oublié, entrée dans la légende contemporaine, et notamment une histoire de sa meilleure amie Iris Jouanne, sa vieille compagne de galère. Mais à la différence de la *La Lainière*, et de façon plus accentuée que dans *La Vie en rose*, l’histoire se cantonne moins aux thèmes féminins et abordent davantage des thèmes féministes.

On peut donc se demander : pourquoi ce sujet sous une plume masculine, lorsque celle-ci se fait élaborée et non plus spontanée comme la moyenne des publications des Presses du Radeau ?

Deux réponses sont possibles et, s’il faut le préciser, tout à fait conciliables, même si le « scribe » et les Presses ne cachent pas préfèrent la seconde :

La rationnelle est que le « scribe » espère secrètement, et même inconsciemment (mais dans ce cas, cette réponse est-elle vraiment rationnelle ?) instruire en plaisant les lecteurs masculins sur ce qu’ils désireraient savoir, et plaire aux

lectrices par tout ce qui relèvent des à-côtés narratifs et imaginatifs de ce qu'elles savent… le premier objectif ne pouvant se justifier sans le second, qui concerne lecteurs et lectrices de tous genre confondus. De façon plus complexe, l'humour féministe prendrait place dans un arrière-plan plus vaste, dont la vue d'ensemble est encore malaisée dans l'état actuelle de la grande enquête sur sa propre histoire commandée par les Presses du Radeau, mais arrière-plan qui néanmoins s'esquisse déjà dans l'ensemble de la trilogie des contes calendaires du « scribe » Élisée Mérange.

La réponse irrationnelle, ou du moins la plus irrationnelle (encore que, là aussi...), est que les héroïnes échappent au contrôle de leur auteur, et que ce sont elles qui parlent. Et en même temps, si elles sont vraiment existé, si le « scribe » n'est que leur chroniqueur et celui de la vaste épopée dont elles ont participé, et le biographe attitré de sa vieille compagne de galère, n'est-ce pas normal ?

On pourrait résumer cette note d'intention de façon plus simple, par une citation du grand anthropologue et politologue anarchiste James C. Scott, issu de la préface à son propre essai *Zomia ou l'Art de ne pas être gouverné* :

« Rien de ce qui est écrit ici ne m'appartient. »

Que le « scribe » donne ainsi les gages d'intentions pures et innocentes de qui refuse de voler plus pauvre que soi, et aspirerait plutôt à devenir quand il serait grand l'égal des expropriateur et expropriatrices de supermarchés.